CD, critique. PRÆLUDIO : Patrick Langot, violoncelle / Gubaidulina, Gabrielli, JS BACH, Menut (1 cd Klarthe Records)



CD, critique. PRÆLUDIO : Patrick Langot, violoncelle (1 cd Klarthe Records). Le geste et la performance sont au cœur de ce programme réjouissant. **Patrick Langot** croise Gabrielli et Gubaidulina, enchante Menut à l'aulne de Bach, en une éloquence critique et poétique… superlative. Les Gubaidulina (10 Études de 1974) imposent la matérialité mordante, âpre, rugueuse de l'instrument, sa physicalité brute, hurlante, surexpressive dont l'interprète joue allègrement et en contrastes. Comparé aux arabesques fluides et coulantes des 7 Ricercari de **Gabrielli** (conçus à la fin du XVIIè soit 3 siècles auparavant), inventeur entre Bologne et Venise d'une certaine éloquence soliste pour le violoncelle, les 10 Préludes / Études de **Gubaidulina,** ainsi enchâssés, produisent par contrastes et dialogue avec le compositeur baroque, une surenchère qui interroge la musicalité ; jusqu'à éprouver la vocalité de l'instrument. Tout est syncopes, cris, spasmes jusqu'à la section VIII. « Arco – pizzicato » – plage 14, qui semble s'approprier le discours baroque en une hallucination éruptive. Le IX creuse davantage le sens et le discours des cordes en bonds et rebonds élastiques / énigmatiques, d'une infinie résonance, jusqu'au delà de la vibration et de la phrase. L'arche sonore s'étire, se détend en questions posées

d’une indicible motricité.
Même s’agissant de JS BACH, de ses Préludes BWV 1007 à 1012), Gubaidulina semble questionner directement le sens et l’architecture du génie de Leipzig, tant dans l’alternance des deux modes de jeu qu’elle a choisi, l’illusion de la polyphonie renvoie directement à l’édifice et à la pensée même du Director Musices.

Gabrielli, Gubaidulina, Menut, JS Bach…

PRÆLUDIO : le geste suprême du violoncelliste Patrick Langot



Tout circule avec un tact suprême, une intelligence flexible incarnée par l’expérience et la maîtrise du violoncelliste **Patrick Langot** dont ne saurait louer trop la sûreté du geste comme la cohérence du programme. Pratique historiquement informée, affinités contemporaines, interprétation et création… tout se répond et s’exalte dans ce parcours aux dialogues

captivants ; tout sonne naturel, crépitant, idéalement pensé et investi de la part du violoncelliste. Il sait d'ailleurs maîtriser 3 violoncelles différents, chacun adapté au mieux aux enjeux expressifs et aux esthétiques sonores des 3 séquences.
Cette probité et cet engagement à servir la musique comme à « *musiquer* » (au sens de l'essai de Christopher Small, récemment édité en français par les éditions de la Philharmonie de Paris) sont pour nous … : exemplaires ; un accomplissement rare qui assoit davantage la ligne artistique du label Klarthe, plus que jamais aux côtés de l'interprète, de ses défis les plus personnels.

Bien sûr au cœur de ce cycle passionnant brille le gemme musical central « Postlude pour violoncelle solo » de **Benoît MENUT** (né en 1977) et qui en 2017, alors répondant à une commande du violoncelliste, réalise l'une de ses pièces les plus éblouissantes. Une ampleur de vue et une diversité d'intentions à la mesure du geste et des capacités de Patrick Langot.

De plus de 8 mn, la pièce fait elle aussi écho au répertoire baroque, à l'esprit et au développement des Ricercari ; comme sur un axe tournoyant, la partition s'inspire du principe répétitif de la basse obstinée, mais sait varier et s'engendrer à l'infini, en un flux kaléidoscopique, proprement vertigineux. Et pourtant rien de strictement virtuose ou soliloquant, mais un développement prenant et dramatique qui sous l'archer du violoncelliste, saisit, sidère, enchante… comme un vortex aux mouvements cinématographiques (fin répétitive sombrant dans le silence). Le déroulement relève de la transe et de l'ivresse, serties de questionnements multiples qui éprouvent encore et toujours, le chant et le sens de l'instrument. Enchaîné avec la sublime **Suite en sol majeur BWV 1007**, l'écoute est bouleversée : après l'esprit du chaos le plus mystérieux, surgit alors l'or de Bach, dans sa plénitude olympienne et sereine. Magistral

déroulement, dû à un artiste accompli. Evidemment **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2019**.

CD, critique. PRÆLUDIO : Patrick Langot, violoncelle (1 cd Klarthe Records) – Enregistrement réalisé en novembre 2017 à Paris. A noter la superbe prise de son d'Alban Moraud.

VOIR un extrait vidéo du cd PRAELUDIO :

CD, critique. QUINTETTE AQUILON : Saisons (Piazzolla, Tomasi, Barber, McDowall… – 1 cd Klarthe records)



CD, critique. QUINTETTE AQUILON : Saisons (Piazzolla, Tomasi, Barber, McDowall… – 1 cd Klarthe records). Mon premier cd écolo est en carton, imprimé sur un papier ensemencé (de graines mellifères) et il peut même fleurir. Mais avant vos germinations et fleurissements écologiques, il y a au cœur de cet engagement visionnaire, un programme délectable qui confirme le brio du quintette de musiciennes Aquilon. Les 5 jeunes musiciennes réalisent ici un programme percutant qui met en avant la plasticité conjuguée de leurs instruments respectifs (flûte, basson, clarinette, cor et hautbois) ; la conception du cd, – réduisant le plastic a minima, affirmant haut et fort la fragilité des espèces animales et du patrimoine végétal, est en soi un acte méritant dont toute l'industrie musicale devrait s'inspirer. Saluons le label Klarthe de s'associer à cette vision des plus pertinentes.

LES SAISONS par AQUILON : mon premier cd écolo

Sur le thème des SAISONS, le cycle comprend l'inusable Piazzolla (qu'elles ont joué en concert), les plus rares « Printemps » de Tomasi (avec le saxo de Vincent David), Summer music de Barber (alliant sérénité et contemplation), et « cerise sur le gâteau », deux compositrices à (re)découvrir avec urgence : Autumn music de Jennifer Higdon et surtout Winter music de Cecilia McDowall (1951) dont l'écriture allie verve et humour.
Ottoño porteño et Invierno de Piazzolla sont intercalés à Barber et Higdon, ajoutant à l'unité et à la cohérence du déroulement global. A la diversité des écritures – fait marquant qui renouvelle l'approche sur le thème pourtant usé et rebattu des « saisons », répond une attention spécifique aux nuances et accents souvent privilégiés par chaque compositeur. On se délecte des chants d'oiseaux du Tomasi, véritable volière sonore, riche en couleurs et en vivacité ; distinguons parmi les partitions contemporaines, celle de McDowall, palpitante, heureuse, plus printanière à notre sens qu'hivernale. L'acuité expressive de chaque musicienne rétablit ce jeu sonore propre à un collectif véritablement complice et agile. Habile et astucieux dans chaque partitions (certaines transcriptions), Aquilon caractérise chaque séquence avec un style et un goût sûrs. Certaines instrumentistes jouent en orchestre, maîtrisant la pratique des instruments historiques : tout cela s'entend dans la réalisation des accents et des phrases plus chantantes et ornementées. De sorte que nous tenons là, un programme enthousiasmant, serti de trouvailles souvent irrésistibles dans l'art du jeu concertant et dialogué. Convaincant.

Le Teaser vidéo du cd SAISONS / SEASONS par le Quintette AQUILON :

CD, critique. QUINTETTE AQUILON : Saisons (Piazzolla, Tomasi, Barber, McDowall… – 1 cd Klarthe records)

Astor Piazzolla (1921- 1992) – Estaciones porteñas, arrangement Ulf Guido Schäfer
Henri Tomasi (1901 – 1971) – Printemps pour sextuor à vent (Saxophone, Vincent David)
Samuel Barber (1910-1981) – Summer music
Jennifer Higdon (1962*) – Autumn music
Cecilia McDowall (1951*) – Winter music

Quintette à vents Aquilon (Marion Ralincourt, flûte – Claire Sirjacobs, hautbois – Stéphanie Corre, clarinette – Marianne Tilquin, cor – Gaëlle Habert, basson) – **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai et juin 2019.**

_____

VIDEO, teaser du cd SAISONS par le Quintette Aquilon / 1 cd **KLARTHE records**
https://www.youtube.com/watch?v=-xFt37jq5WI

CD, annonce. LISE DAVIDSEN, soprano (Wagner, R. Strauss – 1 cd Decca)



CD, annonce. LISE DAVIDSEN, soprano (Wagner, R. Strauss – 1 cd Decca). Née en 1987, la soprano dramatique norvégienne **Lise Davidsen** déploie un timbre métallique et corsé somptueusement ourlé, taillé comme un diamant prêt à éblouir dans la prière d'**Elisabeth** (Tannhaüser de Wagner, un rôle qu'elle chante sur scène) ; son émission franche, directe, à peine vibrée (ce qui est mieux) saisit immédiatement l'écoute. Ses Strauss (**Ariadne** ivre et passionnelle, au bord de la panique émotionnelle), les lieder avec orchestre (« Ruhe, meine Seele ») imposent un sens dramatique impérieux, affirmé grâce à un legato solide et tenu jusqu'à la fin des phrases. Il y a du métal et de l'incandescence dans son timbre, et une belle intelligence tendue dans l'émission et l'intonation. Lauréate du Prix Birgit Nilson et du Prix du public Operalia en 2015, Lise Davidsen séduit irrésistiblement car elle chante droit, douée d'aigus clairs et puissants, comme un instrument. Tandis que pour son premier cd chez Decca, les Quatre derniers lieder confirment son tempérament et sa grande assurance vocale : un vrai talent dramatique, sûr et franc, doublé d'une technique saine (elle les chantera à la Philharmonie de Paris les 16 et 17 oct 2019). A suivre. Prochaine grande critique du cd Lise Davidsen édité par Decca, dans le mag cd dvd livres de classiquenews

CD, annonce. LISE DAVIDSEN, soprano (Wagner, R. Strauss – 1 cd Decca) – Philharmonia Orchestra / Esa-Pekka Salonen – Parution : 31 mai 2019.

PLUS d’infos sur le site de Lise Davidsen
https://lisedavidsen.com

Prochains rôles
Leonora (FIDELIO de Beethoven), Montréal
25, 27 oct 2019
puis, 1er – 17 mars 2020, Londres, Royal Opera House

Lisa (Dame de Pique de Tchaikovski), New York, MET
2 – 21 déc 2019

Sieglinde (Walkyrie, acte I) DR Koncerthuset (Danemark)
16 et 17 janvier 2020

VIDEO de Lise Davidsen dans les 4 derniers lieder de STRAUSS
https://www.youtube.com/watch?v=PZB7E7IQhcA#action=share

CD événement. The FELLINI Album – Musiques de NINO ROTA

: The film music by Noni Rota (Chailly, Filarmonica della Scala, juin 2017 – 1 cd DECCA)



CD événement. The FELLINI Album – Musiques de NINO ROTA : The film music by Noni Rota (Chailly, Filarmonica della Scala, juin 2017 – 1 cd DECCA). Curieux choix typographique en couverture qui met l'accent sur FELLINI plutôt que ROTA. Pourtant c'est bien la réestimation de l'écriture symphonique de Rota à laquelle nous invite le présent cycle. Superbe programme qui rétablit la valeur de l'héritage symphonique de Nino Rota, dont le style ne se réduit pas à un accompagnement poli des images de Fellini. C'est peu dire que la musique participe de l'impact des films de ce derniers, produisant un nimbe poétique auquel il est difficile de résister. La verve, le délire imaginatif (il en faut pour égaler la création visuelle de Fellini) impose des climats et une écriture qui savent séduire, captiver, surprendre, enchanter souvent.

Le ton de Nino Rota exprime exactement cette nostalgie romaine et italienne, ce théâtre à la fois tendre, poétique et essentiellement élégant qui ne manque ni de pointe ironique ni de profondeur plus énigmatique. En jouant sur la ressource des timbres des cuivres (saxos) et des bois (clarinettes, hautbois), – même dans la très belle suite de La Dolce Vita (Plage 16 : rêverie suspendue), ou dans l'épisode final de

Casanova (plage 24 : surgissement d'un mystère suspendu, presque inquiétude qui appelle une catastrophe…), c'est l'irruption d'un songe encore chaud et capiteux qui contraste avec le délire enivré et souvent parodique qui précède. L'esprit du cirque, cette grimace drôlatique et amère qui singe le monde et la vanité de la société des hommes (I clowns) est propre à l'inspiration d'un Rota très proche du cinéma de Fellini : l'élégance voisine le mordant sarcastique qu'adoucit la tentation récurrente de l'oubli tendre. Ces deux, dans leur réalisme parfois incisif, n'oublient pas comme Ravel, leur part d'enfance, leur quête d'une innocence recouvrée.

Riccardo Chailly, maître inspirateur des instrumentistes de la **Filarmonica della Scala**, semble faire sien ce dialecte émotionnel d'une rare intensité. Curieusement sur le thème de Casanova, – film ô combien âpre et obsessionnel, là on l'attendait de la sensualité néomozartienne, Rota cultive les spasmes et la syncope un rien acides, dans un style néo stravinskyen (qui cite souvent le Sacre, en timbres comme en pulsion rythmique). Pour porter encore plus haut, l'ivresse de mélodies à jamais inoubliable, le programme de la Scala s'achève avec une reprise du thème principal – élégantissime-, d'Amarcord, dans l'arrangement pour orchestre de William Ross : un régal. Magistral Rota servi par un chef et l'orchestre scaligène en grande forme. Parution : le 7 juin 2019 pour les 40 ans de la mort de Nino Rota (1979).

CD événement, annonce. SI J’AI AIMÉ : Sandrine Piau (1 cd Alpha)

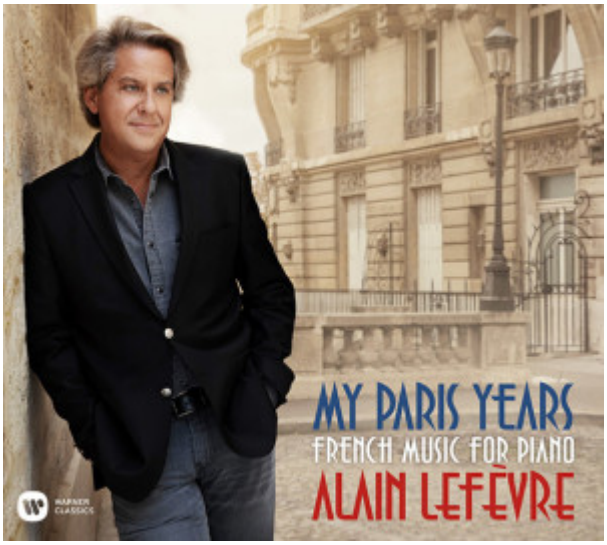


CD événement, annonce. SI J’AI AIMÉ : Sandrine Piau (1 cd Alpha). Poursuivant sa coopération chez Alpha, la soprano, coloratoure et diseuse de première valeur, Sandrine Piau signe un récital avec orchestre où brille le diamant allusif et dramatique de la mélodie française, en particulier à l’époque où elle passe du salon privé à la salle de concert. Le programme évoque l’attente, le désir, le plaisir, le souvenir, autant de facettes souvent entremêlées de l’amour romantique… Les textes des poètes Hugo, Gautier, Verlaine sont ainsi magnifiés par le timbre subtil et rayonnant, incandescent et instrumental de la soprano Sandrine Piau ; programme d’autant plus méritant qu’il dévoile plusieurs méconnus : mélodies de Saint-Saëns (Extase, Papillons), Massenet (Le Poète et le Fantôme, Aimons-nous…), Vierne, les non moins rares Dubois (un rien académique et minaudant), surtout Bordes… le violoniste et chef Julien Chauvin et son ensemble sur instruments anciens combinent ajoutent des pièces d’orchestre (Symphonie gothique de Godard, Valse très lente de Massenet).
Pour l’année Berlioz 2019, le programme comprend aussi des extraits des Nuits d’Été pour se conclure avec le célèbre Plaisir d’amour de Martini. Prochaine critique sur classiquenews…

CD événement, annonce. SI J’AI AIMÉ : Sandrine Piau, soprano –

Le concert de la Loge – Julien Chauvin, direction (1 cd **Alpha**).

CD, critique. Alain Lefèvre, piano. MY PARIS YEARS (1 cd Warner classics, nov 2016)



CD, critique. Alain Lefèvre, piano. MY PARIS YEARS (1 cd Warner classics, nov 2016). Né Français mais québécois de cœur, le pianiste **Alain Lefèvre** publie un album clé dans son journal intime et artistique, totalement dédié à PARIS et donc intitulé *My Paris Years*… Aux côtés de ses propres compositions (prochain album à venir sous la même étiquette Warner classics), l'interprète, défenseur depuis toujours d'André Mathieu (avec lequel jouait son propre père), choisit ici des écritures qui font sens, selon le thème parisien : Satie (*Gymnopédies* évidemment), Ravel, Debussy et l'immense **César Franck** dont on se réjouit de réécouter *Prélude, Choral et fugue*, morceau de choix et de fulgurance de plus de 20mn : sorte de plongée introspective postwagnérienne qui n'en finit pas d'interroger de souterraines perspectives. Fidèle à une manière qui lui est propre, Alain Lefèvre en déroule l'écriture contrapuntique avec un soin de clarté murmurée, une éloquence feutrée qui sait aussi en souligner les vertiges comme la puissante architecture, en superposition et rébus, peu à peu démêlés.

FRANCAIS ET QUEBECOIS… un album parisien en forme de réconciliation. Paris est un asile enraciné dans son identité profonde, un temps malvécu en raison de l'arrogance française, surtout parisienne à l'égard de sa seconde patrie, le Québec. Mais comme toujours chez les Français qui suspectent et minimisent ce qu'ils ne voient pas immédiatement, – l'éloignement les rend aveugles et crétins (il faut bien le dire), il suffit de retourner en terres québécoises pour comprendre l'amour de la nation francophone outre Atlantique pour la culture française et la langue de Baudelaire ou de Rimbaud. C'est donc dans une fluidité toute québécoise que le pianiste déploie ses affinités françaises. L'artiste dévoile ce qui importe dans le fait d'être Français et Québécois, un pur esprit de synthèse et de réconciliation, une fraternité musicale.
Les **Satie** prolongent ce goût du pianiste pour la lenteur et la suspension énigmatique. Les couleurs y sont là encore très nuancées et idéalement dessinées sans incision, dans l'épaisseur de la suggestion. Esquissées, en demi teintes (*N°2, « lent et triste »*). **La Pavane de Ravel** nous fait entendre les résonances de l'enfance réactivée par un Ravel émerveillé et comme langoureux. Tandis que ses Debussy coulent comme une onde emperlée, à l'articulation détaillée et chantante (« *Arabesque* »).

Voilà donc un recueil on le répète clé dans la carrière du pianiste et de l'homme : Paris, en forme de célébration, et aussi allusivement une manière d'hommage à la mémoire de son maître parisien, Pierre Sancan. Un témoignage pour la beauté fraternelle et la cristallisation d'un idéal français et québécois : belle pierre à l'édifice de la culture francophone québécoise, alors que se tourne avec débats et frictions, la question de la laïcité de l'Etat, de l'autre côté de l'Atlantique.

CD, critique. Alain Lefèvre, piano. MY PARIS YEARS (1 cd Warner classics, nov 2016).

LIRE aussi notre critique du **CD, événement, critique. Mathieu : Concerto n°4 ; Rachmaninov : Rhapsodie op.43 – Jean-Philippe Sylvestre, piano / Orchestre Métropolitain / Alain Trudel, direction – 1 cd ATMA classiques / ACD22768 – novembre, 2018**

CD, critique. Francesco Tristano, piano : TOKYO Stories (1 cd SONY classical, sept 2018).



CD, critique. Francesco Tristano : Tokyo Stories (1 cd SONY, Tokyo, oct 2018). Au registre piano, Sony classical mise sur deux « jeunes » figures, affirmant la sainte vertu (marketing?) de l'équation : juvénilité et inspiration. Aux côtés de la pétaradante et parfois surexpressive Khatia Buniatishvili, **Francesco Tristano** (né en 1981) relève d'une inspiration autre, plus subtile à notre avis, essentiellement intérieure, et ici, époque digitale et people oblige (voir l'activité des réseaux twitter, instagram et autres, plus image que texte, c'est à dire humeur que sens), d'une autocélébration qui confine au narcissisme. Mais l'époque n'est-elle pas à l'intimisme exhibitioniste, au jardin secret (qui ne l'est plus)… aussi le beau pianiste, au look rock androgyne (quand d'autres cultivent le baroque plus précieux, ou le classicisme austère intemporel) écrit donc ses chroniques intimes… à Tokyo. Il en résulte un choix apparemment éclectique voire chaotique de pièces disparates que seul l'humeur et le goût de celui qui les a sélectionnées, unifie et tend à la cohérence. Pour autant tout cela a-t-il du sens ? Du sens justement notre époque hystérique / épidermique, rien qu'émotionnelle et spectaculaire… en manque terriblement. De ce point de vue, le présent disque reflète un travers contemporain.

L'itinéraire prend donc la route d'une évocation personnelle, soit 16 stations musicales, entre compositions personnelles pour piano, références et filiations évocatrices, toutes centrées autour de l'affection que porte le jeune pianiste compositeur pour la capitale nippone (visitée, aimée dès 2000 à 18 ans).



Retour en 2009, entre autres, soit après 40 voyages à Tokyo, l'interprète auteur se raconte en « une bande-son » plus qu'intime : personnelle. Ce qui ne manquera pas de déranger les puristes du clavier.
Le piano y est préparé, fusionné à l'électro, aux percussions, selon un séquençage remixé qui se joue des assemblages, des citations, des effets de sonorisations. Tristano déplace le curseur hors classique, en une temporalité et une métrique qui se laisse pénétrées par les courants musicaux actuels des nuits branchées, du jazz aux DJs, avec un goût prononcé (systématique ?) pour la syncope et la pulsion hâchée, un rien hystérique (« *Electric mirror* »).
Heureusement la plage 8, « *Insomnia* » envisage des univers planants plus intéressants, entre impro et colorations. Même ivresse plus canalisée avec le concours de la clarinette basse de **Michel Portal** dans l'évocation du *café Shinjuku*. Les 16

tableaux revendiquent une introspection allusive, dont la source reste Tokyo. A chacun de se retrouver dans cette jungle personnelle où les traces d'un Japon revisité certes, sont présentes, incarnées, justifiées par le concours des artistes japonais **Keiichiro Shibuya** (*Gate of entry*, plage 13), ou **Hiroshi Watanabe**, dans *Bokeh tomorrow* (plage 15, la plus enivrante à notre avis et clairement extrême-orientale dans ses recherches de timbres et de spatialisation avec le dernier « hommage à Tokyo » : *Kusakabe-san*)… Voici l'un des albums les plus personnels du jeune pianiste luxembourgeois **Francesco Tristano**. Le trentenaire ne finit pas de nous surprendre. Ce qui n'est pas si mal, au sein de la multitude de pianistes classiques qui sont rares à réussir leurs essais comme compositeurs / arrangeurs. A suivre.



CD, critique. Francesco Tristano, piano : TOKYO Stories (1 cd SONY classical, sept 2018).

CD, critique. JS BACH : Celebration cantatas / « Entfliehet, ihr Sorgen » : BWV 205a, BWV 249a – Deutsche Hofmusik. Alexander Grychtolik (1 cd DHM Deutsche Harmonia Mundi / 2018)

CD, critique. JS BACH : Celebration cantatas / « Entfliehet, ihr Sorgen » : BWV 205a, BWV 249a – Deutsche Hofmusik. Alexander Grychtolik (1 cd DHM Deutsche Harmonia Mundi / 2018). Mai 2019 marque l'agenda baroque grâce à ce programme enregistré à Berlin en 2018 par le jeune ensemble allemand **Deutsche Hofmusik** encore méconnu en France. Ce qui devrait évoluer sous peu si les directeurs de festivals et de salles cultivent un minimum de curiosité extrafrançaise. Le harpiste et chef **Alexander Grychtolik** développe ici un sens du texte précis, une métrique ciselée avec des tempis souvent ralentis mais porteurs d'une belle articulation, au service de deux Cantates profanes, de « célébration » (comme il est précisé sur la couverture), dont surtout la 249a, dite « Cantates des bergers », qui célèbrent ses patrons, en l'occurrence l'anniversaire du duc de Saxe Weissenfels, Christian (en ce 25 fév 1725). La BWV 205a est écrite pour le sacre d'Auguste III de Pologne.



Précis, expurgé, millimétré… Le BACH profane d'Alexander

Grychtolik

Alors que la France d'avant Rameau cultive un goût suave et italien, « galant », la Saxe de Bach apprécie l'articulation du verbe allemand, à la façon d'une dramaturgie du verbe, parfaitement défendue par les solistes réunis : en particulier la basse **Stephan Macleod** (dès son air dans la BWV 2015a), le ténor **Daniel Johannsen**, au style intelligible et impeccable de fluidité timbrée ; sans omettre le soprano métallique et brillant, droit comme une trompette, et jamais vibré de **Miriam Feuersinger**. Chacun défend une précision, un allant et une expressivité au service d'un seul élément (essentiel chez Bach) : le texte.
Voilà qui donne la clé de la recherche : si JS BACH avait écrit des opéras, ces deux cantates en auraient été les prémices directs.
L'éloquence incarnée, le sens du verbe donc, l'articulation des instruments aussi (superbe sinfonia de la BWV 249a, avec hautbois obligé : n'est ce pas la Cantate dite « des bergers »?) soulignent le souci du Bach dramatique autant que poétique. La couleur de chaque situation est magnifiquement restituée grâce au geste ultra précis du chef, harpiste de formation.
On ne peut que souscrire à l'intelligence oratoire et poétique de l'approche : voilà le BACH profane idéalement restitué. Le travail du chef **Alexander Grychtolik** s'avère particulièrement convaincante. C'est donc le CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2019 pour ce programme en tout point stimulant.

_____

_____

CD, critique. JS BACH : Celebration cantatas / « Entfliehet, ihr Sorgen » : BWV 205a, BWV 249a – Deutsche Hofmusik. Alexander Grychtolik. Stephan Macleod (basse), Miriam Feuersinger (soprano), Elvira Bill (alto), Daniel Johannsen (ténor) – Deutsche Hofmusik, alexander Grychtolik (direction) – 1 cd DHM Deutsche Harmonia Mundi / Berlin, sept 2018). **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2019.**

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors

de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd Klarthe records)

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd Klarthe records). En rendant hommage au génie de 3 compositeurs juifs martyrisés par les nazis, les quatre instrumentistes du **Quatuor Béla**, plutôt inspirés, signent ici l'un de leurs meilleurs albums. L'auditeur saisi prendra bénéfice à écouter et réécouter les 3 pièces magistrales (en éloquence expressive comme en gravité hyperélégante) qui composent ce programme inédit. Saluons derechef le label Klarthe de soutenir une initiative courageuse et défricheuse qui nourrit encore le répertoire pour quatuor à cordes. Car il s'agit bien de 3 œuvres au fort pouvoir attractif. D'abord le titre : « Trois frères de l'orage »… On aura donc compris que les trois frères sont ici compositeurs, et que l'orage dont il est question, plonge au cœur de l'enfer terrestre, les camps de déportation et d'extermination nazis. Comme 3 lotus émergeant des eaux (troubles), jaillissent la matière et la texture somptueuse de 3 partitions des plus subtiles.

De **Erwin Schulhoff** – musicien précoce encouragé par Dvorak, c'est surtout l'Allegretto con moto qui saisit par son caractère de rêve halluciné, à la fois enchanté et aussi inquiet (« *con malincolia grotesca*) ; le grotesque presque grimaçant s'entend aussi dans la cadence *alla slovacca* de l'Allegro qui suit, et qui affirme la même capacité du compositeur (mort dans les camps en 1942), à caractériser dans la profondeur et la fausse insouciance. Ce double registre est magnifiquement exprimé par les quatre instrumentistes du

Quatuor Béla. Il reste hallucinant au sens strict de penser à la richesse poétique de ce **premier Quatuor à cordes de 1924** – donc écrit à 30 ans, à la fois enivré, éperdu, enchanté, d'une sourde inquiétude qui écarte tout décoratif et tout épanchement artificiel. L'idée de l'Andante pour conclusion ne laisse pas d'interroger sur le sens profond de cette partition en tout point captivante et idéalement défendue. La ligne précise, nerveuse, lumineuse comme la braise, électrise sa texture secrète et suractive. Belle révélation. Ce dernier morceau est un nocturne semé d'éclairs, de blessures, d'angoissantes aspérités, de tenaces questions : faudrait-il percevoir dans ces entrelacs harmoniques et mélodiques, à la fois désirants et intimes, intranquilles et comme en attente… , l'annonce des conditions abjectes de la mort de son auteur, décédé de tuberculose en déportation (à Weißenburg, Bavière) ?



Mêmes paysages et tableaux riches en climats contrastés, et souvent d'une souterraine inquiétude chez **Pavel Haas**, mort en 1944 (dans les chambres à gaz d'Auschwitz), dont témoigne la riche narrativité de son **Quatuor n°2 de 1925**. Haas fait partie des musiciens juifs du camp de Terezin dès 1941, rejoint par Krása en août 1942. Terezin est cette barbarie incarnée, tenue, exploitée par les nazis comme « camp modèle » où les artistes juifs assurent malgré leur détention et leur souffrance, une activité musicale débordante, d'un incomparable éclat : chacun y a tracé son chant du cygne, au bord du précipice. Mais 20 ans avant sa disparition, Haas éblouit déjà par la profondeur étincelante et scintillante de son écriture, entre impressionnisme et expressionnisme (syncopes quasi humaine de « Calèche, cocher, cheval » dont la course s'apparente à une foulée infernale, dansante aux stridences … frénétiques). S'y concentre et s'y déploie une sensibilité active presque âpre, curieuse des phénomènes naturels (campagne, oiseaux, lune) et des grands

bouleversements intimes (nuit de plaisir : « nuit sauvage », son ultime mouvement) : la franchise et la sincérité de l'écriture touchent directement ; d'autant que le Quatuor Béla trouve constamment le ton juste, l'intonation ciselée et intérieure (rêverie voluptueuse et mystérieuse de « La lune et moi »), mais aussi articulée, exprimant les vertiges et les espérances d'une partition à la fois éblouissante et profonde, sombre et incandescente. On reste constamment séduits, captivés par la riche pâte sonore, onctueuse, mordante des Béla, manifestement inspirés par l'écriture de Haas.

Le « **Thème et Variations 1 à 6** » **de Hans Krása de 1936** (composés à 37 ans) exprime une même maîtrise de la forme, enrichie par un goût aigu du timbre, de la vivacité rythmique (culture éloquente des ruptures, des articulations et des accents différenciés, renouvelés, en contrastes et surprise constante). La finesse du son des Béla, leur agilité funambule font merveille dans une partition très séduisante par le fini de sa forme, et le soin à varier les climats comme les effets expressifs. Pour autant, l'œuvre mêle hauteur onirique et sourde inquiétude quant à son sens et sa finitude : Krása la retrouva de mémoire à Terezin en 1944 où elle fut jouée ainsi l'année de son assassinat à Auschwitz. L'horreur qui sous-tend chaque accent dans chaque séquence, ajoute à l'expressionnisme glaçant de l'oeuvre, comme sublimée encore par l'articulation somptueuse et le surcroît de sincérité et d'humanité que savent lui apporter les quatre instrumentistes. Superbe réalisation pour un programme bouleversant. Evidemment le CLIC de CLASSIQUENEWS.

_____

_____

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd **Klarthe records**). CLIC de classiquenews d'avril 2019.

CD événement,critique. 3FRERES DE L'ORAGE: Schulhoff, Haas, Krása – Quatuor Béla (1cd Klarthe).@CLASSIQUENEWS

CD, critique. FERNANDO SOR : Études, Grand solo, Le Calme, Andante largo… Philippe MOURATOGLOU, guitare solo (1 cd Vision Fugitive)

CD, critique. FERNANDO SOR : Études, Grand solo, Le Calme, Andante largo… Philippe MOURATOGLOU, guitare solo (1 cd Vision Fugitive). Interprète sensible, Philippe Mouratoglou éclaire tout ce que nous attendions chez Sor : sa profondeur

onirique, sa brièveté dramatique… en un mot : son génie. D'une éloquence intime, où chaque nuance compte, chaque couleur brille, chaque accent rythme le sens de la respiration, le jeu de **Philippe Mouratoglou** captive ; son intériorité, son chant volubile de fait, dès les *Variations sur « O cara Armonia »*, affirmées / articulées, telle une splendide ouverture mozartienne, approchent l'articulation et l'intonation des grands pianistes, capables de phrasés comme de teintes miroitantes, à la fois murmurées, mélancoliques, en un geste lumineux et volontaire.

L'attention portée à chaque Étude rétablit la place d'un SOR, proche de Chopin, comme lui inspiré par le bel canto, capable de formats courts, enlevés et resserrés comme de subtiles pochades. L'agilité du guitariste, technicien de haut vol, – de surcroît en une prise de son très rapprochée qui expose et met à nu, affirme un superbe sens des nuances, évite toute enflure virtuose… pour une intériorité chantante qui parle au cœur (début de la n°21). On goûte tout autant la rondeur souple de la sonorité de la n°9, où l'ardeur le dispute à la confession. Mélodique et presque énivrée, la n°7 séduit par sa motricité hispanisante, en panache et caractère comme *chorégraphiés*. Quasiment au milieu du programme, « **le Calme** » affirme un climat de sérénité onirique, en une intonation fluide et toujours passionnément chantante (claire influence du bel canto).
Presque plus dramatique et même d'une couleur sombre voire tragique, le **Grand solo opus 14** (comme les *Variations* et *Le Calme*, de plus de 10 mn) rappelle que Fernado Sor sait gérer le développement narratif, qu'il écrivit aussi des opéras et que pour lui, la guitare en est un transmetteur majeur : Philippe Mouratoglou cisèle les nuances sans rompre la ligne vocale de la guitare, éclairant ce qui relève de l'introspection, ou ce qui appelle une déclamation plus franche.



La n°16 dévoile tout un travail sur la résonance, et la vibration harmonqiue qui fait de Sor ce grand contemplatif raffiné. Fugace, fouetté mais pas tendu, et souple comme les pas d'un premier danseur, chaque accord détaché de l'**Étude n°20**, l'une des plus courtes (moins d'une minute) hante l'esprit par sa carrure parfaite, sa gradation idéalement gérée, son mouvement brossé comme une esquisse, nerveuse et rapide.
La couleur de l'instrument moderne ajoute à la forte séduction de l'interprétation : rondeur, profondeur, et pourtant grande précision polyphonique. Le style et l'élégance intérieure s'affirment à mesure de l'écoute. **L'andante largo opus 5**, d'une ampleur impressionnante, achève ce cycle dans le songe là encore, en une rêverie finement énoncée. Ce que nous dit la guitare de Philippe Mouratoglou : les rêves et les espoirs d'une riche vie intérieure, celle de l'immense Fernand Sor, désormais pleinement réhabilité. Récital magistral. CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2019.

CD événement, critique. FERNANDO SOR : Études opus 6, opus 21 (sélection) – Variations sur O cara Armonia de Mozart – Le Calme opus 50 – Andante largo opus 5. **Philippe Mouratoglou**, guitare solo – 1 cd Vision Fugitive – enregistrement réalisé en 2017 et 2018 – Parution : le 26 avril 2019 – **CLIC DE CLASSIQUENEWS** d'avril 2019



LIRE aussi notre annonce du cd Fernando SOR de Philippe Mouratoglou : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-fernando-sor-par-philippe-mouratoglou-guitare-solo-1-cd-vision-fugitive/

LIRE aussi notre **entretien avec Philippe MOURATOGLOU** à propos de Fernando SOR :

http://www.classiquenews.com/entretien-avec-philippe-mouratoglou-jouer-fernando-sor/

TEASER vidéo (30 secondes)

EN CONCERT

Jeudi 16 mai 2019 à L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet (PARIS)
FERNANDO SOR – Philippe Mouratoglou : guitare classique

BILLETTERIE
https://bit.ly/2HEnCZe
01 53 05 19 19
Tarifs : PLEIN 20€ / RÉDUIT 12€

INFOS PRATIQUES
16 MAI 20h
Athénée Théâtre Louis-Jouvet
Sq. de l'Opéra Louis-Jouvet
7 rue Boudreau – 75009 Paris
Métro : Bonne Nouvelle ou Château d'eau
www.athenee-theatre.com

Evénement Facebook

APPROFONDIR

Teaser
Sur Youtube : Philippe Mouratoglou – FERNANDO SOR [Teaser]

Vidéo longue (clip)
Sur Youtube : Philippe Mouratoglou (Guitare Solo) – FERNANDO SOR
Extrait audio : Egalement un morceau de l'album (Etude opus 6 n°9) déjà disponible sur Soundcloud : juste ici

www.visionfugitive.fr
http://www.philippe-mouratoglou.com
CLIP vidéo (3mn31) :